



Roman d'apprenti pas sage François Jonquet à la découverte des clubs parisiens des années 70

FRANÇOIS JONQUET

Les Vrais Paradis

Sabine Wespieser, 253 pp., 20 €.

A quel âge doit-on écrire un roman d'apprenti-sage? Au début de sa carrière, quand le style est au diapason du teint, vif et frais? A la fin, quand on a usé les ficelles, épuisé les masques et que l'on ne craint plus d'être frontal? François Jonquet, qui publie *les Vrais Paradis*, s'est d'abord raconté à travers un autre qui est aussi une autre: Alain Sepho, alias Jenny Bel'Air, figure des nuits parisiennes de la fin des années 70. Le livre biographique qu'il consacra en 2001 à ce métis travesti, inconnu du public, avait surpris par sa structure: une première partie où amis et ennemis décrivaient le monstre de façon contradictoire, comme dans *le Quatuor d'Alexandrie* de

Lawrence Durrell, et une seconde dans laquelle le personnage se livrait à la première personne, tel une superstar warholienne.

Faune. On pouvait penser qu'avec cet ouvrage dans lequel il revenait sur les années Palace et Bains Douches (clubs mythiques dont Jenny Bel'Air fut l'une des physionomistes), Jonquet avait tout dévoilé de sa jeunesse transgressive. Celle d'un bourgeois monté à Paris faire son droit et Sciences-Po, et révélé à lui-même et à sa sexualité par une faune hédoniste, extravagante et contre-culturelle. Treize ans plus tard, et après un livre d'entretiens avec Gilbert & George, un roman (*Et me voici vivant*) et un récit (*Daniel*), le revoilà sous les lasers de la scène primitive, réveillant avec un lyrisme voyou les fantômes d'Alain Pacadis, Willy Maywald ou Fabrice Emaer, complétant les portraits

d'Eva Ionesco, d'Edwige et autres égéries underground, scintillantes et droguées, de l'âge disco et punk.

S'il se laisse parfois aller à des facilités, multiplie les révélations scabreuses sur des personnes plus ou moins célèbres qui embarrasseront les intéressés, François Jonquet vient d'une époque où l'exploration de ses limites, voire l'autodestruction, et l'amour des belles-lettres n'étaient pas, loin s'en faut, incompatibles. Que l'on en juge: «*Il se retrouve dans la rue. Il transpire, le froid fou le saisit, la sueur est une pellicule glacée qui d'un coup plaque cruellement la chemise sur la peau [...]. Voilà l'ombre noire quand elle pénètre dans le monde parallèle des passages – étroites galeries de cristal. La forte fièvre qui bourdonne dans ses oreilles déréalise encore un peu ce corridor: il se croit immobile, avec le décor qui glisse de chaque côté de lui, le décor*

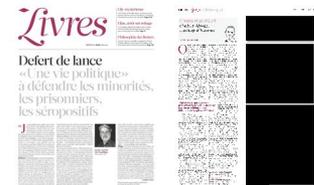
accélère, s'élève légèrement vers le haut, lui, il titube, il se rattrape à une vitrine qu'il manque de traverser. S'arrête, reprend son souffle, sort un mouchoir [...]. Ces enfilades de galeries sont des corridors jalonnés d'énigmes [...] le voilà dans les membranes vertes de l'espace et les magasins de la rue Vivienne, en proie au rayonnement cristallin du centre de la Terre.»

Moites. Si le monde fabuleux et excessif qu'il décrit n'existe plus et si lui-même s'est, par la force des choses, rangé des voitures en devantant journaliste, critique d'art et écrivain, François Jonquet n'a rien perdu de sa vitalité. En témoignent les phrases fouillées, les évocations généreuses, profuses en détails palpitants. Et les scènes de baise moites, voire gluantes, qui émaillent cette quête violente et passionnée des «Vrais Paradis».

ÉRIC DAHAN

Date : 08/05/2014
Pays : FRANCE
Suppl. : Livres
Page(s) : 8
Diffusion : 101616
Périodicité : Quotidien
Surface : 34 %

Libération



Eva Ionesco au Palace, le 26 octobre 1978. PHOTO ACIP. RUL DLS A-RC IIVLS